



Lussas, États généraux du film documentaire 2012, un des (rares) lieux de pensée sur le cinéma et le monde.
photo Anne Galland

rendez-vous

septembre

du mercredi 5 au dimanche 30

Exposition de l'atelier d'expression picturale de l'EPDA du Glandier
les mardi, jeudi et vendredi de 14h à 19h
les mercredi et samedi de 10h à 12h et de 14h à 19h - Église St Pierre - Tulle
et du mardi au samedi de 14h à 18h - Cour des Arts - Tulle

vendredi 14

Vernissage de l'exposition en partenariat avec l'EPDA du Glandier, la Ville de Tulle, La Cour des Arts, le Conseil Général de la Corrèze, Entropie et Compagnie et Peuple et Culture
17h - Église St Pierre - Tulle

vendredi 21

Projection du film Vol Spécial de Fernand Melgar en partenariat avec RESF 19
21h - cinéma le Palace - Tulle

samedi 22

Journée d'étude autour des premiers travaux de RADO en Corrèze
de 9h à 18h - salle Latreille - Tulle

édito

Montrer, oui, puisqu'il s'agit de cinéma - mais pas tout, pas tout de suite, pas n'importe comment, pas n'importe quand. Montrer partiellement, sélectivement. Montrer en cachant, dévoiler en dérochant.

C'est à cette condition que monter peut (re) devenir un geste simplement humain, amical, confiant, loin des automatismes des mille machines du visible. Rien n'est donné au cinéma et surtout pas la vue, rien n'est là une fois pour toutes, le regard est une construction qui implique l'aveuglement ; et le réel, si jamais il est atteint par l'enregistrement cinématographique, l'est dans son retrait devant l'avancée du spectacle.

Jean-Louis Comolli, Corps et cadre, Cinéma et politique,
Éditions Verdier, 2012.

cinéma documentaire

Vol spécial de Fernand Melgar (2011-100')

vendredi 21 - 21h - cinéma le Palace - Tulle avec RESF 19

Chaque année en Suisse, des milliers d'hommes et de femmes sont emprisonnés sans procès ni condamnation. Pour la seule raison qu'ils résident illégalement sur le territoire, ils peuvent être privés de liberté pendant 18 mois dans l'attente de leur expulsion.



Après *La Forteresse* - Léopard d'Or au festival de Locarno - qui traitait des conditions d'accueil des requérants d'asile en Suisse, Fernand Melgar porte son regard vers la fin du parcours migratoire. Le cinéaste s'est immergé pendant 9 mois dans le Centre de détention administrative de Frambois à Genève, l'un des 28 centres d'expulsion pour sans papiers en Suisse.

Pêle-mêle, on trouve à Frambois des requérants d'asile déboutés ou des clandestins. Certains sont établis en Suisse depuis des années, ont fondé une famille et travaillent. Ils cotisent, envoient leurs enfants à l'école. Jusqu'au jour où les services d'immigration cantonaux décident arbitrairement de les jeter en prison pour garantir leur départ. Le problème, c'est qu'aucun détenu n'est disposé à quitter la Suisse volontairement. Commence alors un long acharnement administratif pour les forcer à partir.



Dans ce huis clos carcéral, le face-à-face entre le personnel et les détenus prend au fil des mois une dimension d'une intensité parfois insoutenable. D'un côté une petite équipe soudée et motivée, pétrie de valeurs humanistes, de l'autre des hommes en bout de course, vaincus, épuisés par la peur et le stress. Se nouent alors des rapports d'amitié et de haine, de respect et de révolte, de gratitude et de rancœur. Jusqu'à l'annonce de l'expulsion, souvent vécue par les détenus comme une trahison, comme un ultime coup de poignard.



Avec ce film, Fernand Melgar entend dénoncer les conditions de détention et surtout de renvoi des demandeurs d'asile dans leur pays, et ce avec d'autant plus de force qu'il filme de façon objective, dans un centre réputé « modèle », en nous mettant face à nos responsabilités individuelles et collectives, en tant que spectateurs mais également en tant

que citoyens (rappelons que la Suisse relève d'une démocratie directe et que les lois relatives à la détention et l'expulsion de sans-papiers reflètent la volonté du peuple).

A travers l'exemple suisse, c'est en fait l'existence d'un problème géopolitique et social d'envergure internationale que met en lumière le film, compte tenu du manque de volonté politique croissant des États au profit d'objectifs de volume désincarnés et de leur terrifiant nécessaire administratif. Dans *Vol spécial*, ces objectifs de volume ont des noms : Pitchoun, Ragip, Jeton, Wandifa, Serge... La caméra de Fernand Melgar se fait leur porte-parole.

Le réalisateur. Fernand Melgar est né en 1961 dans une famille de syndicalistes espagnols exilés à Tanger au Maroc. Il accompagne clandestinement ses parents qui émigrent en Suisse en 1963 comme saisonniers. Il interrompt ses études de commerce au début des années 80 pour fonder avec des amis le haut lieu de la culture underground de Suisse romande, *Le Cabaret Orwell* puis la scène rock internationalement réputée, *La Dolce Vita*. Après y avoir programmé de la vidéo de création, il devient, en autodidacte, réalisateur et producteur indépendant. À partir de 1983, il bricole des films expérimentaux et des reportages iconoclastes pour la télévision. Depuis 1985, il a réalisé une dizaine de documentaires sur les questions d'immigration et d'identité : *Classe d'accueil* sur l'intégration de jeunes étrangers en Suisse (1998), *Remue-Ménage* sur un père de famille qui a choisi de s'habiller en femme (2002, primé à Traces de Vie en 2003), *La Forteresse* (2008).

à venir au mois d'octobre...

Festival panafricain d'Alger de William Klein (1970-90')

jeudi 4 octobre - 20h30 - cinéma le Lido - Limoges

avec le Festival des Francophonies, Autour du 1er mai et Mémoire à Vif

Présenté par Christophe Kantcheff, critique de cinéma et rédacteur en chef de Politis et Michel Beretti, auteur dramatique

La culture africaine sera révolutionnaire ou ne sera pas.



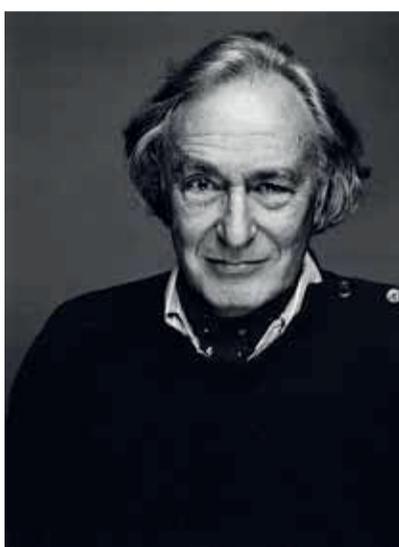
Tout est fête, euphorie, exubérance dans ce film qui nous plonge au cœur du premier festival panafricain d'Alger, organisé en 1969. La caméra s'immerge littéralement dans la foule en délire. Explosion de couleurs. Visages fiers, épanouis, captés en gros plan. On chante, on danse, on lève le poing. Encore et encore.

« *L'Afrique n'existe pas* » avait lancé le sinistre Salazar. Ici, elle bouillonne de vie à chaque coin de rue. Elle explose en mouvements de foule impressionnants. Elle dit NON à toute forme de domination. Elle fait de son combat pour l'émancipation une fête.

Des images d'archives rappellent l'exploitation éhontée, les exactions terribles contre ceux qui ont osé lever la tête face aux colonisateurs. Mais l'Afrique se réveille. L'Afrique se libère. L'Afrique est debout. Malgré le néocolonialisme qui s'insinue perfidement avec ses bases militaires, ses profiteurs qui continuent à exploiter les richesses nationales. Prises de parole, musique, théâtre, danses se poursuivent jusqu'au petit matin. Tous unis dans le même élan pour une Afrique libre et fraternelle.

Le réalisateur. Photographe, peintre, cinéaste et graphiste, William Klein est l'un des artistes contemporains les plus controversés, les plus passionnés. Ses engagements, ses combats, ses changements de modes d'expression, ses allers et retours de la peinture à la photographie en passant par le cinéma font de Klein un artiste polymorphe qui impose un style unique et va influencer des générations de photographes et de cinéastes.

Né (en 1928) à New York, il découvre l'Europe lors de son service militaire, s'inscrit à la Sorbonne puis étudie la peinture avec Fernand Léger. De retour à New York, il travaille à *Vogue* et, pour son premier livre, photographie sa ville à sa manière : chaotique, désordonnée. Le résultat est un brûlot d'une intensité et d'un dynamisme inégalés. À partir de 1965, il se consacre au cinéma avant de revenir à la photo dans les années 80.



arts plastiques

Exposition de l'atelier d'expression picturale de l'EPDA¹ du Glandier

du mercredi 5 au dimanche 30 - à l'Église St Pierre et à La Cour des Arts - Tulle

vernissage le vendredi 14 - 17h - Église St Pierre

en présence des artistes et du groupe Yakatapé (formation de l'atelier de musique de l'EPDA du Glandier encadré par Charles Naras - percussions/ accordéon)



(Voir page centrale)

La ville de Tulle, l'association Entropie et Compagnie, Peuple et Culture Corrèze, la Cour des Arts et le Conseil Général de la Corrèze² ont souhaité s'associer à la direction de l'EPDA du Glandier pour donner à voir au plus grand nombre la remarquable qualité de ces travaux.

Cet atelier, créé par deux employés de l'établissement, Charles Naras et Marie-Christine Favart, existe en tant que lieu dédié à part entière à la création plastique au sein du Glandier depuis 2006.

43 résidents de l'établissement le fréquentent toute la semaine. C'est un lieu de plaisir et de liberté et cela se ressent sans aucun doute dans le caractère jubilatoire des productions qui en émanent.

A partir d'un désir... pas toujours facile à saisir, chacun est accompagné dans une recherche de technique et de style au plus près possible de ses envies et de ses moyens, l'objectif étant de permettre aux membres de l'atelier d'atteindre la plus grande autonomie et la plus grande liberté possibles dans leur démarche d'expression. C'est ainsi, grâce à la qualité de cet accompagnement, que chacun a pu développer une personnalité artistique qu'il apprend à maîtriser peu à peu et qui est pour certains particulièrement remarquable.

Une partie de l'exposition sera consacrée au travail de Dominique Bertoliatti, qui séjourna au Glandier durant les dernières années de sa vie tout en ayant une production artistique personnelle autonome et antérieure à sa fréquentation de l'établissement et dont le talent était alors déjà reconnu par son entourage et fut ensuite confirmé par des spécialistes de l'art brut (une partie de ses œuvres graphiques a été déposée au musée d'art brut de Lausanne par sa famille).

1. Établissement Public Départemental Autonome

2. Cet événement reçoit également le soutien financier de la CPAM et de l'AG2R La Mondiale pour la réalisation du projet vidéo mis en œuvre pour l'occasion.

rado

Journée d'étude autour des premiers travaux de Rado en Corrèze

samedi 22 - de 9h à 18h - salle Latreille - Tulle

(Voir document joint)

Peuple et Culture et le groupe RADO en résidences d'artistes à Tulle depuis septembre dernier, ont répondu à un appel à projet du Centre National des Arts Plastiques dans le cadre de la commande publique.

Cette demande soutenue par la DRAC Limousin a abouti : sur 70 projets déposés, 6 ont été retenus dont celui de RADO. Seul projet émanant d'une association d'éducation populaire. Tous les autres sont issus de Centres d'art.

Au-delà du projet même de RADO, cette commande publique est signe d'une reconnaissance des initiatives de Peuple et Culture notamment les 15 dernières années avec les trois temps forts des résidences de Marc Pataut, Patrick Faigenbaum et Ahlam Shibli.

Le tolet des jeunes artistes est fondé sur les hypothèses suivantes :

« *La première hypothèse tire son origine de l'intérêt de plusieurs d'entre nous pour une activité artistique menée en collaboration avec un public non artiste. Nous voulons mettre en place des situations de travail collective avec des habitants, associations, entreprises, établissements scolaires, dans lesquelles la dimension pédagogique ne sacrifie rien à l'ambition artistique.*

La seconde souhaite mettre l'accent sur une géographie : les citoyens, et les artistes les premiers, ignorent généralement combien la géographie d'un territoire (a fortiori rural) détermine et est déterminée par un ensemble dynamique de réseaux techniques (voirie, énergie, télécommunications). Nous voulons comprendre et montrer comment tel système technique exploite telle particularité du paysage (de la géologie, de l'hydrographie, etc.), comprendre et montrer comment une ville comme Tulle et un département comme la Corrèze s'insèrent dans des réseaux techniques et technologiques plus vastes (régionaux, nationaux, européens, mondiaux), comprendre et montrer enfin comment les paramètres de cette insertion dessinent l'image de leur futur. »

Un travail artistique qui passe par des repérages et des enquêtes sans s'y réduire bien sûr ! Les œuvres réalisées donneront lieu en 2014 à plusieurs expositions plutôt dans des lieux non habituellement dédiés à l'art.

et aussi...

Ateliers souffle et voix avec Iris Bugl

les mardi de 18h à 19h30 - Peuple et Culture, 51 bis rue Louis Mie - Tulle

les mercredi de 19h à 20h30 - école Jules Ferry, entrée Rue Dalton - Brive

Il ne s'agit pas d'apprendre des techniques spéciales de respiration mais de prendre conscience de son souffle tel qu'il est à un moment donné, de son corps, de ses états intérieurs. Et à partir de là, commencer à élargir ses propres possibilités corporelles et émotionnelles.

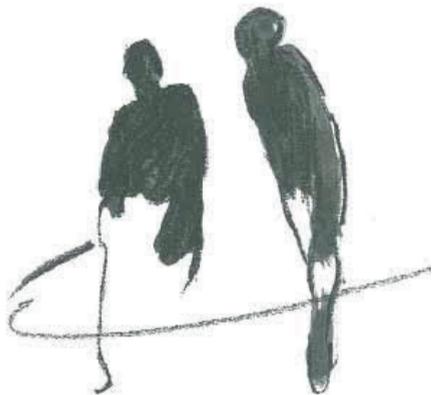
Le travail se pratique assis sur un tabouret, debout, en mouvement et parfois allongé. Des étirements doux préparent le corps pour que le souffle puisse mieux l'habiter. Des séquences de mouvements simples, seul ou avec l'aide d'un partenaire, et un travail d'exploration des sons permettent de stimuler la respiration et de l'expérimenter sans la forcer. Peu à peu se découvrent les lois de son fonctionnement naturel. La sensibilité et la conscience corporelle se développent.

Les effets sont multiples : relaxation, libération de la respiration, prévention de la santé globale. Une pratique régulière permet plus d'équilibre, de reprendre confiance en soi et d'approcher son véritable potentiel de vitalité et la joie de vivre.

Chanteurs, musiciens, enseignants peuvent aussi y trouver un travail en profondeur qui ne forme pas seulement la voix, mais aide à libérer le son et le geste, à être présent et plus en contact avec soi et les autres.

Cette méthode est née en Allemagne sur les bases des années vingt. Fondée par Ilse Midendorf, elle est connue dans les pays germanophones sous le terme de *Erfahrbarer Atem*. Iris Bugl l'a implantée en France depuis 1997, en proposant des ateliers, des stages de formation continue ainsi que des séances individuelles.

Après cinq années d'études supérieures en Sciences de l'éducation, psychologie et sociologie à l'université de Berlin, Iris Bugl a travaillé pendant plusieurs années dans le secteur des échanges internationaux de jeunes et de la formation des adultes. Puis elle a engagé une formation de trois années à l'Institut pour l'enseignement du souffle de Berlin dirigé par Erika Kemmann. Elle est actuellement pédagogue et thérapeute par le souffle et membre agréé de l'association professionnelle allemande des thérapeutes par le souffle (AFA).



Des sessions souffle et voix ont lieu aussi en week-end 4 fois par an :

En 2012 : le 29 et 30 septembre au château de Poissac (près de Tulle) et le 10 et 11 novembre au château de Ligoure (près de Limoges)

En 2013 : le 12 et 13 janvier, le 16 et 17 mars et le 15 et 16 juin au château de Ligoure

Tarifs : les ateliers : 55€ par mois/ les stages en week-end : 120 €

Contact : Iris Bugl : 06.08.30.63.24 ou 05.55.26.01.49 / iris.bugl@wanadoo.fr

Peuple et Culture Corrèze - 51 bis rue Louis Mie - 19000 Tulle / tél : 05 55 26 32 25
peupleetculture.correze@wanadoo.fr - <http://perso.wanadoo.fr/pec19>

Peuple et Culture Corrèze n°80 tiré à 1000 exemplaires - Directrice de la publication : Manée Teyssandier
Imprimé par Peuple et Culture Corrèze - 19000 Tulle - Issn : 1769-4531

La Région Limousin participe à l'activité cinéma documentaire et relais artothèque du Limousin de Peuple et Culture (dispositif "Emplois associatifs").

L'atelier d'expression picturale du Glandier

du mercredi 5 au dimanche 30 septembre

ouverture du mardi au samedi de 14h à 19h

**(les mercredis et samedis de 10h à 12h et de 14h à 19h) - Église St Pierre - Tulle
et du mardi au samedi de 14h à 18h - Cour des Arts - Tulle**

vernissage le vendredi 14 - 17h - Église St Pierre - Tulle

Le Glandier, c'est d'abord un lieu : une chartreuse édifiée en 1219 nichée dans son écrin de verdure, c'est à dire perdue - cachée - au fond d'un vallon corrézien. Un somptueux vaisseau de pierre, conçu pour une vie en totale autarcie dont on trouve encore les traces un peu partout : inscriptions peintes sur les bâtiments techniques évoquant leur ancien usage, écluse sur la rivière, chapelles, et même, évidemment bien postérieur à la fonction religieuse du lieu, un minigolf aménagé le long du mur d'enceinte.

L'accès se fait par trois routes qui convergent vers le parking de l'établissement après une sinueuse et longue descente à travers bois.

Acheté en 1920 par la Préfecture de la Seine, le bâtiment accueille des tuberculeux jusque dans les années 60. Il est converti en centre psychothérapeutique pour enfants en 1965 par le Département de Paris qui en conserve la gestion.

En 1970, l'établissement compte 204 lits. Dans les années 80, se pose la question du sort à réserver aux enfants qui ont grandi dans ce lieu : faut-il les mettre dehors et accueillir d'autres enfants ou faut-il adapter la structure pour permettre à ces jeunes de rester vivre là ensemble. C'est la seconde option qui sera choisie. La majorité des résidents actuels vivent ainsi au Glandier depuis leur enfance. Aujourd'hui l'EPDA (Etablissement Public Départemental Autonome) regroupe un foyer de vie occupationnel, un foyer d'hébergement, un service d'aide par le travail et une maison d'accueil spécialisée.

Malgré les aménagements successifs, l'architecture reste d'un autre âge : protégé par un mur d'enceinte décrépi, l'ensemble est dominé par les flèches des chapelles et par le son de l'horloge qui rythme un temps qui semble immuable. Des galeries et des escaliers monumentaux abrités sous des voûtes d'ogives, des cours et jardins sur plusieurs niveaux intercalés entre les différents corps de bâtiments, des couloirs, des portes partout reliant tous ces espaces de vie et de travail : un véritable labyrinthe à niveaux multiples. Contre un des flancs du bâtiment principal, une dizaine de petits pavillons bordent une immense cour plantée de tilleuls : des logements pour les résidents se trouvent à l'étage, des salles d'activités au rez-de-chaussée. C'est dans un de ces pavillons que se situe l'atelier d'expression picturale.

L'histoire a commencé en 2006 par la rencontre de deux salariés animant chacun de leur côté des ateliers d'expression artistique : Marie-Christine Favars et Charles Naras. En échangeant sur leurs pratiques et leurs motivations, ils ont eu envie d'unir leurs forces pour développer leur travail. Leur but commun : créer un lieu dédié à l'expression artistique qui puisse être mis à la disposition des résidents. Un «espace ressource», un «lieu des possibles», qui permette le développement personnel des individus qui le fréquentent, qui soit ouvert à la créativité, à la rencontre, à la libre expression, au respect et à la confiance mutuelle. Un lieu en «libre accès» qui soit également un espace de rencontre entre les différents services. Une aventure collective que chacun puisse s'approprier à sa façon. Un lieu stimulant et accueillant en somme... un atelier.

Marie-Christine Favart : « *En 2007, l'atelier d'expression picturale a son lieu, encadré par Charles et moi-même et ouvert 4 jours par semaine. Ce travail en équipe nous a permis de faire évoluer ce lieu d'expression grâce à des moments de réflexions et d'échanges approfondis sur le pourquoi, pour qui, comment...* »

Accompagnés de quelques résidents, ils ont commencé ensemble par s'approprier l'espace et, pour conjurer la contrainte de «ne pas salir» et ne pas «détériorer» les locaux collectifs, ont commencé par peindre directement sur les murs et les voûtes des deux salles signifiant ainsi d'emblée le statut de cet espace : un espace de liberté.

Les deux salles se sont remplies de motifs bariolés, de meubles, de matériel et de résidents en blouses de travail et sont devenues l'atelier d'expression picturale.



43 résidents fréquentent l'atelier, une trentaine d'entre eux ont un travail régulier voire assidu, chacun ayant la possibilité, dans la mesure de la place disponible et de son emploi du temps, de venir autant qu'il le souhaite. L'objectif éducatif qui régit l'atelier est de donner à ses membres une conscience de leurs possibilités et de leur valeur, de les conduire à se sentir en pleine possession de leur moyens et libres et heureux de se développer par l'intermédiaire d'une production plastique.

« L'organisation de la vie au sein de la structure repose en priorité sur les besoins du corps mais pour autant il faut tendre à un équilibre avec les besoins de l'esprit. La fréquentation de l'atelier est une ouverture qui permet de reconnaître, nourrir et développer la personnalité de chacun. »

Il faut du temps, de la patience, de l'attention, de l'expérience pour permettre à une personne handicapée mentale d'explorer, de développer ses connaissances, d'augmenter et améliorer son intérêt pour la création en respectant son rythme.

La recherche permanente des outils et des matériaux adaptés aux besoins de chacun est fondamentale, c'est ce qui va permettre le plaisir de la création et favoriser la confiance en soi et l'épanouissement. D'où l'intérêt d'échanger avec des intervenants ayant une expérience et une connaissance d'autres ateliers de peinture ou de dessin et de rencontrer d'autres pratiques qui développent aussi le sens créatif tel que le groupe de percussions du Glandier (Yakatapé) avec lequel nous avons déjà mis en commun nos capacités lors d'expositions ou de manifestations extérieures.

Certains objectifs sont identiques et se complètent tels que la créativité, l'action, l'attention, la concentration, l'autonomie, le rythme.»

L'atelier n'est pas en vase clos et permet une ouverture sur l'extérieur.

Charles et Marie-Christine s'accordent à dire que l'exposition des travaux fait partie intégrante du projet éducatif. C'est naturellement une façon de valoriser les oeuvres réalisées et leurs auteurs, de créer des liens avec un public d'amateurs de plus en plus nombreux.

Les tableaux sont tout d'abord accrochés un peu partout dans l'établissement : dans la grande galerie, le réfectoire, les salons des foyers de vie, les chambres des résidents mais aussi dans les bureaux des employés qui demandent à s'en faire prêter et même parfois s'en font offrir par leurs auteurs. Des expositions ponctuelles sont régulièrement organisées pour des manifestations locales ou plus lointaines. Récemment, une série de peintures a été réalisée à la demande de la gendarmerie de Lubersac pour décorer leurs nouveaux locaux. La mairie de Tulle disposera bientôt d'une toile collective qui pourrait venir orner la salle des mariages.

L'exposition qui est présentée à Tulle ce mois de septembre est née de la volonté de personnes extérieures à l'institution, artistes ou amateurs d'arts plastiques de donner à voir les productions de l'atelier dans des conditions d'exposition d'un niveau professionnel pour permettre d'en apprécier pleinement leur qualité.

Montrer les productions artistiques de personnes handicapées se réduit trop souvent à des conditions dérisoires et médiocres qui confortent la stigmatisation et la ségrégation, c'est pourquoi il est important que ces oeuvres puissent bénéficier d'un regard critique au même titre que n'importe quelle exposition artistique sans condescendance, ni étiquette hâtive.

Faut-il préciser que cette partie du travail n'est pas la plus facile à maîtriser ? Car reconnaître la qualité de ces oeuvres, c'est inévitablement faire surgir autour de l'atelier la question de leur valeur artistique, voire financière. Or le dispositif tel qu'il a été mis en place garantit aux membres de l'atelier une liberté et une tranquillité pour créer qui risqueraient d'être mises en péril si l'attente venant de l'extérieur devenait impérieuse. Trouver comment répondre à cette question est aussi le rôle des personnes qui portent l'atelier.

« L'avenir des œuvres n'est pas encore structuré, mais leur nombre est important et l'inventaire est une première étape. Maintenant il s'agit de savoir qu'elles existent et de les préserver, c'est un travail auquel il va falloir s'atteler à partir de 2013. Beaucoup de résidents n'ont aucune notion de la valeur marchande et la vente des œuvres n'est en aucun cas un des objectifs de l'atelier. Pour ma part, j'imagine pour l'avenir une articulation entre le mode de fonctionnement actuel et la création d'une artothèque qui permettrait de faire circuler ces œuvres à l'extérieur. »



« Une porte ouverte au désir de s'exprimer et facile d'accès, voilà l'importance de cet espace : Si je m'exprime, j'ai envie d'être entendu, je suis là, j'existe, me voyez-vous, j'ai des choses à vous dire, je vis parmi vous, je veux partager avec vous, qu'en pensez-vous ? »

Depuis plus de trente ans, je travaille ici, auprès de ces personnes dont beaucoup ne maîtrisent pas le langage verbal. N'ayant moi-même jamais été très « fortiche » en la matière, j'ai dû très vite trouver un autre mode d'expression. J'ai choisi celui qui m'était le plus naturel, l'expression graphique. Ce

moyen de communication me permet de vivre aujourd'hui toute la richesse de l'expérience que nous partageons dans cet atelier. »

M.C Favart



Chaffia, brode ses supports (feuilles de papier ou toiles sur châssis), lentement, au crayon feutre, par tout petits gestes circulaires, **Jojo** marque ses dessins de dates, les inscrivant ainsi dans son histoire personnelle, **Stéphane**, à l'oeuvre sur une toile gigantesque, trace et peint ses compositions avec beaucoup de méthode sur des toiles parfois gigantesques dans lesquelles il s'immerge durant des mois.

Pierre, malgré sa réputation d'être peu bavard se trouve être particulièrement heureux de commenter ses dessins à qui le lui demande. Il explore des techniques diverses, passant de l'une à l'autre en associant un graphisme nerveux et sec et des couleurs très intenses et riches, son travail évoque des vitraux. Il s'amuse de ce qu'il produit et explique qu'il dessine «comme lorsqu'il était à l'école, avant le service militaire». Il parle de son travail avec délicatesse et semble se charmer lui-même de ce qu'il évoque.

Jean-François, construit ses images au pinceau fin en juxtaposant des motifs qu'il cerne ensuite avec beaucoup de minutie de plusieurs traits intérieurs et extérieurs. Au fil du temps son travail semble avoir évolué : il simplifie les motifs au profit du travail de cerne. Il utilise une gamme de couleur assez réduite et les associe sur un fond vif uni. Jean-François travaille à l'image des miniaturistes : il aime faire savoir combien son travail demande de la patience. Patience qu'il mesure à la taille de ses toiles.

Liliane lie la laine comme on file le temps, en chantant. elle récolte pelotes de laine, ficelle et rubans auprès de son entourage, les stocke dans des cartons ou dans des sacs puis les lie bout à bout pour les enrouler autour de châssis et structures que lui confectionne Marie-Christine. il y a eu la période pompon et un travail sur des fils tendus sur châssis, à présent, Marie-Christine lui propose des éléments assemblés en formes indistinctes comme structure porteuse pour lui offrir une plus grande

diversité formelle. Il faut évoquer ici, sans pour autant comparer, l'artiste américaine Judith Scott qui n'ayant jamais réussi à s'exprimer sur une feuille de papier révéla un travail remarquable en enrobant des objets qu'elle volait de bouts de ficelles, câbles, tissus... jusqu'à créer des sculptures bouleversantes.

Patrick, dit Lili, peint et dessine ses masques avec beaucoup d'assurance et de maîtrise. Partant souvent d'une image pour modèle, il la représente en reproduisant des figures, souvent rudimentaires, d'une expressivité et d'une richesse chromatique puissantes. Il a l'art de transformer une affiche de recrutement de la Gendarmerie Nationale en oeuvre flamboyante !

Bernardine déploie son travail dans le temps et dans l'espace, superposant les supports et les traits de crayon pour donner à voir d'intrigantes formes abstraites, qui, selon la quantité de lumière qui se pose

dessus, apparaissent noires ou multicolores.

Elle peut mettre un an à terminer un travail. Avant de commencer à tracer le moindre trait sur une feuille, Bernardine passe parfois trois séances à dissimuler des bouts de papiers et des crayons un peu partout dans l'atelier. Son travail graphique s'articule avec ses rituels. Elle travaille avec une extrême délicatesse.

Eric dessine : «des arbres, des fleurs, le soleil, la lune et son copain Alain». Alain, c'est la silhouette qui habite presque en permanence la grande cour autour de laquelle se répartissent les petits pavillons. Alain est souvent avec un bâton à la main et tourne en rond, à pied et parfois à vélo. Eric n'a pas réalisé que lorsqu'il dessine son copain Alain entouré de deux rangées d'arbres avec au dessus un soleil et une lune, il représente précisément ce qui se passe dans la cour du Glandier.